

## Etude rétrospective d'un village

POUR CELUI QUI EST CHARGÉ de former de jeunes ethnographes et peut-être des ethnologues, la question de la méthode est primordiale. Comment, en peu de temps et à peu de frais, familiariser le novice avec des méthodes d'investigation qui donnent des résultats intéressants? Au cours de l'année 1967, nous avons, dans le cadre de notre Séminaire d'Ethnologie européenne de l'Université de Zurich, fait un essai qui pourrait éventuellement intéresser d'autres collègues. Après avoir réalisé avec nos étudiants, en 1965 et 1966, des études dans notre propre pays sur la base du «Guide d'étude directe des comportements culturels» de Marcel Maget (Paris, 1962), nous avons éprouvé le besoin de nous rendre dans un milieu ethnique différent afin de libérer nos étudiants de l'emprise du «déjà vu» et du «trop connu» comme l'ont fait divers sociologues et anthropologues anglo-saxons qui se sont rendus dans le pays méditerranéens pour y étudier des communautés villageoises (J. A. Pitt-Rivers, "The people of the Sierra". Chicago, 1961; E. C. Banfield, "The Moral Basis of a Backward Society". Chicago, 1958; et d'autres). Les intéressants résultats de ces études nous ont incités à nous rendre à Bessans en Haute-Maurienne. Le secteur le plus élevé de la vallée de la Maurienne a toujours été empreint d'une forte originalité ethnique. Le hasard voulait qu'au Musée d'Ethnographie régionale de Vienne (Österreichisches Museum für Volkskunde) il se trouvât encore un petit nombre d'exemplaires de la monographie „Hochgebirgsvolk in Savoyen und Graubünden“ publiée par Eugénie Goldstern à Vienne (Verlag des Vereines für Volkskunde) en 1922, mais dont les données avaient été relevées par l'auteur dans les années 1913 et 1914. Nous avons muni chacun de nos participants à l'excursion prévue d'un exemplaire de ladite publication, et nous lui avons demandé d'élaborer un questionnaire portant sur une partie des données présentées dans la monographie Goldstern. Dès juin 1967, les futurs participants à l'excursion furent répartis en groupes de deux ou trois et chargés de se documenter sur les principaux sujets traités par E. Goldstern: (1) Paysage rural et parcellaire, (2) La maison rurale (chapitre qui forme la partie la plus intéressante de la monographie), (3) Mobilier domestique, (4) Formes d'exploitation agro-pastorale, (5) Costume féminin. (6) Coutumes du cycle de vie, coutumes calendaires et agricoles. (7) Art populaire.

Le 9 octobre, nous nous sommes rendus sur place; les participants de chaque groupe savaient alors leur questionnaire plus ou moins par coeur. L'hôtel du Mont Iséran nous offrit non seulement un séjour tranquille à cette époque de l'année, mais encore une salle de travail où nous pouvions chaque soir faire le bilan de l'activité journalière de chaque groupe. Après avoir établi un contact amical avec les personnalités le plus en vue du village (curé, secrétaire du maire — le maire étant domicilié à Grenoble —), les groupes se mirent en route avec leurs carnets de notes et leurs appareils photographiques. Le chef de l'excursion, accompagné d'un étudiant muni d'un appareil cinématographique et disposant d'une modeste expérience de l'enregistrement cherchèrent à fixer l'environnement (habitat et intérieurs de maison) ainsi que certains mouvements de travail: récolte (tardive) du foin, fabrication du fromage à domicile et à la fruitière, garde du bétail, marché ambulant, occupations domestiques des femmes dans les appartements-étables si caractéristiques de la région de la Haute-Maurienne. Un

assistant servit d'enregistreur du son. Le dimanche nous permit d'observer et de filmer également certaines activités cérémoniales et récréatives: entrée et sortie de messe, visites du cimetière, jeu de carillon dans le clocher; jeu de boules, jeu de la mourre. Tous les hameaux de la commune ont été visités par les groupes ainsi que les lieux de pèlerinage de la région (Chapelles de Tierce à 3000 mètres et de Notre-Dame-des-Neiges à la Rochemelon à 3538 mètres d'altitude, Chapelle de Notre-Dame-des-Grâces sur la route de Bonneval). Chacun des groupes s'était engagé à présenter dans le délai d'un mois après l'enquête un exposé contenant le résultat de ses investigations. D'un séjour de 9 jours à Bessans seulement, est résulté une étude rétrospective montrant l'évolution de certains traits culturels à partir de l'enquête de base faite en 1913/14 par Eugénie Goldstern.

Le village de Bessans, frappé par de graves vicissitudes (destruction des trois quarts des maisons par une patrouille allemande en 1944, crue de l'Arc en 1957 emportant deux petits hôtels, quatre maisons déjà reconstruites ainsi qu'une chapelle) laissait supposer un changement profond dans le genre de vie et la mentalité de la population par rapport aux années 1913/1914. Cette hypothèse n'a cependant pas été confirmée sur tous les points par nos observations. Il est vrai que le village présente un aspect général assez différent de ce qu'il était d'après les photographies que E. Goldstern a insérées dans sa monographie. D'un village concentré (Haufendorf) en forme de rhombe il est devenu un village en ligne (Reihendorf); les maisons construites après la deuxième guerre mondiale rappellent, par certains côtés, une cité ouvrière. L'orientation des maisons selon l'axe de la vallée, autrefois de rigueur, n'a pas partout été observée lors de la reconstruction. Nous avons cependant été fort étonnés de constater que la cohabitation avec les animaux est loin d'avoir disparu. Dans les maisons épargnées par l'incendie de 1944, nous avons retrouvé plus ou moins les systèmes de cohabitation minutieusement décrits et illustrés par E. Goldstern. Tout au plus des cloisons à mi-hauteur de l'étable séparent de leur bétail la partie réservée aux hommes. Les autorités chargées de la reconstruction du village après la guerre voulaient d'abord séparer complètement les maisons d'habitation des étables et des granges (donc créer des maisons dissociées), mais la population ne l'a pas admis. Elles cherchèrent alors un compromis, proposant un large couloir qui devait séparer complètement l'habitation des humains de celle des animaux. Mais cette solution n'a été acceptée par les habitants qu'à la condition que dans ces maisons « concentrées » à couloir central, ils puissent continuer à installer leur « coin d'hiver » à côté de l'étable en ménageant des ouvertures (portes, fenêtres et guichets) vers l'étable pour pouvoir profiter — comme par le passé — de la chaleur animale durant le rude hiver qui caractérise cette région située à 1700 mètres d'altitude. Ce qui a considérablement baissé par rapport à 1913, c'est le nombre de familles qui couchent à l'étable dans des lits-armoires au-dessous desquels logent les ovins. La cohabitation hivernale nocturne devient de plus en plus une cohabitation hivernale diurne. Dans les maisons épargnées par l'incendie de 1944 et même dans quelques-unes des maisons neuves, comme celle du secrétaire communal (construite en 1963), des lits ont cependant été conservés dans l'étable et servent

encore de gîte au moment du vélage ou en cas de maladie. A Pâques 1968, lors d'une enquête complémentaire, nous avons trouvé encore cinq familles à cohabitation hivernale complète. Ces familles continuent à se servir de lits-armoires beaucoup trop courts, dans lesquels on se recroqueville pour avoir plus chaud. Dans les maisons neuves qui ont été dotées d'une cuisine séparée de l'étable par le couloir central qui divise la maison en deux, cette cuisine n'a pas été vraiment incorporée au ménage, on continue — au moins en hiver — à préparer les repas dans le « coin d'hiver » communiquant avec l'étable ou situé même dans cette dernière. Les chambres prévues par les architectes comme salles de séjour sont des salons décorés de meubles de série polis, et on n'y entre pas très souvent dans ces pièces qui présentent un caractère plutôt cérémonial ou de prestige. Ce qui cependant distingue nettement les maisons construites après la guerre, c'est qu'on a renoncé presque complètement et définitivement au semi-enterrement des habitations qui était de rigueur jusqu'en 1944.

L'évolution de l'habitation bessanaise a donc eu lieu de la manière suivante:

*En 1913:* Cohabitation diurne et nocturne permanente ou saisonnière (avec chambres et cuisines d'été). Maisons semi-enterrées.

*Entre 1913 et 1944:* Cloisonnement entre la partie réservée aux hommes et celle réservée au gros bétail par une barrière basse; d'un côté sont logés les humains, encore que les ovins couchent sous leurs lits, et, de l'autre côté les bovins. Passage de plus en plus accentué de la cohabitation permanente à la cohabitation saisonnière, c'est à dire seulement hivernale (décembre à mai). Nombre croissant d'habitations d'été aux étages supérieurs.

*Après 1944:* La cohabitation hivernale continue bien que les trois quarts des maisons aient été reconstruites, mais de diurne et nocturne, elle devient de plus en plus seulement diurne. Le semi-enterrement des maisons est presque complètement abandonné; il y a désormais des portes d'entrée différentes pour les hommes et pour les animaux. La couverture de « lause » fait place à la couverture en tôle. Les maisons, autrefois à deux étages, deviennent des maisons à trois ou quatre étages, ce qui confère au village un aspect de cité-ouvrière. Les appartements des deuxième et troisième étages sont sans relation avec la partie économique de la maison; ils servent d'habitations temporaires aux émigrés qui reviennent passer chaque année trois ou quatre mois au village durant l'été.

Nous avons constaté une certaine tension entre les habitants des maisons neuves et ceux des maisons épargnées par l'incendie; quelques-uns de ces derniers ont cru devoir s'excuser de la modestie de leur demeure auprès de nos enquêteurs (« On n'a pas eu la chance . . . »). Un trait archaïque de la culture matérielle se manifeste dans le chauffage du fourneau au moyen de briquettes de fumier de brebis (« grebons ») et nous avons vu des centaines de ces briquettes entassées sur les galeries de bois qui ornent quelquefois la façade des maisons.

Le déclin de l'agriculture est manifeste: en 1913 E. Goldstern enregistra 143 ha de champs; nous n'en avons pas trouvé plus de 20. Le cheptel aussi diminue rapidement. Fait intéressant: le gros bétail (bovins) se chiffrait à 657 en 1954 et

à 322 seulement en 1967, alors que le nombre des ovins s'est élevé de 1283 en 1954 à 2081 en 1967.

Les coutumes villageoises décrites par E. Goldstern en 1913/1914 se sont conservées en grande partie. Il est vrai que quelques processions ont été supprimées, mais les confréries religieuses se sont maintenues. Avant la première guerre mondiale, les grands cierges portés lors des processions de la Confrérie de Saint-Jean avaient été interdits par les autorités ecclésiastiques ce qui provoqua chez les Bessanais un schisme qui dura quatre ans. Aujourd'hui, la coutume des grands cierges (2 m de longueur et 20 cm d'épaisseur, riche ornementation) est de nouveau en vigueur. Le pèlerinage à Notre-Dame-des-Neiges de la Rochemelon qui exige une marche de huit heures est encore en vogue. Le 5 août 1967, 50 personnes de Bessans y ont participé. L'artisanat local, qui déjà en 1913 produisait les célèbres « diables de Bessans » vendus aux touristes, a subi un essor considérable bien que E. Goldstern en 1914 en eût prédit la rapide disparition. Les grandes couronnes de mariage apposées aux portes des maisons des nouveaux époux sont toujours placées après le mariage dans la chapelle de Notre-Dame-des-Grâces sur la route de Bonneval, où nous en avons trouvé un grand nombre sur la grille qui ferme le choeur.

Le costume féminin s'est conservé au moins pour les grandes fêtes, surtout celle de l'Assomption (15 août) qui réunit non seulement les habitants permanents de Bessans, mais encore des centaines d'estivants d'origine bessanaise. Ceux-ci vivent pendant 8 ou 9 mois de l'année à Paris, où les pères de famille exercent le métier de chauffeur de taxi. Le grand avantage de cette profession pour des gens qui montrent un attachement tout à fait extraordinaire envers leur village est d'être assez indépendante pour permettre le retour à Bessans en été, ce qui double la population du village de juillet à septembre. Nombreux sont ceux qui reviennent définitivement au village lors de leur retraite. Ils reprennent alors leur métier d'agriculteur-éleveur. Leur âge ne leur permettant plus de se faire aux méthodes modernes, ils contribuent à perpétuer des modes d'exploitation ancestrales. Il s'agit d'une forme d'émigration très persistante puisqu'elle a déjà été observée par E. Goldstern en 1913. Le temps du séjour annuel dans la commune natale s'est cependant raccourci par rapport à 1913 en vue d'assurer convenablement la scolarité des enfants à Paris. Nous supposons que cette forme d'émigration temporaire a pu se maintenir grâce au régime foncier qui au moment de la mort des parents assure à chaque enfant une part égale à laquelle il ne renonce pas facilement au profit de ceux qui restent au village et s'adonnent aux travaux des champs.

Le déclin du système agro-pastoral qui trouve son expression visible dans de nombreux terrains abandonnés n'est pas imputable aux seuls Bessanais restés dans le pays. L'attachement des émigrés à leurs lopins de terre et à leurs habitations indivises ne les rend pas moins conservateurs que ceux qui sont restés au village, d'autant plus qu'ils n'ont pas à supporter les inconvénients de leur conservatisme. Ce phénomène d'attachement à la terre natale n'est pas le seul fait des émigrés bessanais; nous avons pu observer la même attitude parmi les émigrés de certaines

vallées montagnardes suisses. Ces émigrés s'avèrent souvent les ennemis les plus acharnés des remaniements parcellaires qui présentent pour les sédentaires l'unique solution pour sauver leur culture agro-pastorale. La création récente du premier parc national français (Parc de la Vanoise) à proximité des villages de la Haute-Maurienne, parc dans lequel les lieux habités sont inclus en qualité de zone périphérique, montrera si une telle entreprise est apte à inaugurer une promotion sensible de la population sédentaire comme l'espèrent quelques jeunes ménages qui comptent sur l'essor rémunérateur du tourisme de famille et de masses. L'optimisme à cet égard doit cependant compter avec le manque presque total d'esprit coopératif dans le village de Bessans qui a fait échouer déjà plusieurs tentatives en vue de la création d'une fruitière coopérative et qui crée des difficultés à celle qu'on est finalement parvenu à installer. La coopération à Bessans se réduit aux manifestations religieuses et récréatives et rappelle en ceci l'état de choses caractéristique de l'Italie méridionale.

J'espère par ces brefs aperçus avoir démontré l'intérêt que présentent les études rétrospectives de villages et de communes. Il y aurait intérêt à refaire certaines études (peut-être plus complètes que celle d'Eugénie Goldstern) pour suivre l'évolution de la vie culturelle des communautés humaines qui passent de la culture traditionnelle (de l'archéo-civilisation) à une forme de civilisation encore fort mal connue.